Culte du 28 juin 2020 à 10 h 30
Centre 72

Lectures :

Matthieu 10, 34 – 11, 1

Prédication :

Il y a des paroles bibliques qui sont dérangeantes, voire choquantes et, pour le moins, tranchantes. C'est particulièrement le cas – au sens propre et figuré – pour celles que nous venons de lire :
« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère ; on aura pour ennemis les membres de sa propre famille.
Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi ». (Mt.10,34-37).
Quelle violence dans ces paroles de Jésus, ces *« instructions à ses douze disciples »* (Mt.11,1) !
On est bien loin de l'image de Jésus d'un *doux berger*, prophète de la non-violence et de l'amour du prochain…

Comment ne pas entendre ces *« instructions »* en pensant aux fanatismes religieux, où la religion sert d'imposer par la violence une vérité bien partielle ! Revêtue ainsi d'un habit de sainteté, ces vérités partielles justifient alors l'usage des violences les plus atroces que des êtres humains ont pu infliger à d'autres êtres humains, car *Dieu le veut* ou *la cause justifie les moyens*.
Depuis les Croisades en *Terre Sainte*, en passant part l'Inquisition du Moyen Âge, et les génocides du 20e siècles, en Europe et en Afrique, jusqu'aux *guerres saintes* des mouvements islamistes extrémistes du 21e siècle, ces fanatismes religieux ont creusé leurs sillons sanglants. …

Ces *« instructions »* de Jésus doivent résonner particulièrement douloureuses aux oreilles des familles dont les enfants sont partis *faire le Djihad* dans les rangs de l'État islamique ! …

… D'où la nécessité de ne pas *prendre au pied de la lettre* de ce que *dit la Bible*, mais de les lire et interpréter dans leur « contexte » littéraire, historique et culturel ! …

Quel est ce contexte ? Et dans ce contexte, que signifient ces *« instructions »* de Jésus à ses disciples et quel est leur sens véritable ?

Commençons par regarder ce que signifie exactement le mot *« paix »* dont Jésus dit qu'il n'est pas venu l'apporter. Il se dit *« shalom »* en hébreu et a un sens très large : il évoque le manque de conflit, mais aussi la santé, la prospérité, l'harmonie, le bonheur…
Ce qui, dans le contexte historique et religieux dans lequel Matthieu écrit son Évangile, n'est pas exactement ce que vivent les disciples, envoyés en mission pour annoncer l'Évangile.
Selon les versets qui précèdent, ils sont livrés aux tribunaux, fouettés dans les synagogues, jugés devant les gouverneurs et les rois, livrés, même par leurs proches, détestés de tous et persécutés. …

D'où vient une condamnation tellement violente à leur égard ?

« Vous serez haïs de tous à cause de mon Nom », les a déjà prévenus Jésus un peu plus tôt dans ces instructions (Mt.10,22).
Ils sont jugés *« devant les gouverneurs et des rois »* pour la même cause d'appartenance aux disciples de Jésus.

Mais quel était donc leur crime ? …

Ils n'ont ni commis d'attentat, ni déclenché de *« guerre sainte »*. Les disciples de Jésus ne sont pas de *djihadistes* au sens de combattant fanatique religieux qu'a pris ce terme dans notre contexte occidental. Et pourtant, le monde entier semble s'acharner contre eux !

Alors, justement, quel est ce *« monde »* dans lequel ils vivent ?
C'est le monde antique, gréco-romain, du bassin méditerranéen.
C'est un monde *polythéiste* où la pluralité des divinités était de mise et où la pratique sacrificielle était au centre de la religiosité.
Pratiquer un *monothéisme*, sans rites ni Temples, comme les disciples de Jésus, ne pouvait être considéré comme suspect.

Ce qui peut aujourd'hui nous paraître étrange : on leur reprochait leur *athéisme*, et même leur *impiété* – deux griefs qui allaient alors de pair. Ils niaient, en effet, l'existence des dieux – ce qui, en conséquence, portait atteinte à la cohésion civile.
C'est le corps social, le consensus collectif en matière des rites et de pratiques religieuses qui était blessé, voire mis en danger.
On comprend peut-être un peu mieux maintenant, pourquoi les premiers *followers* de Jésus furent fréquemment accusés de crime de *lèse-religion* …

Victimes de haine et de violence, les disciples de Jésus ne sont, pourtant, pas appelés à répondre à cette violence par une autre violence. Bien au contraire : quelques chapitres en arrière dans l'Évangile de Matthieu, Jésus, dans ses fameuses béatitudes, appelle *« bienheureux »* et *« fils de Dieu »*, justement *« ceux qui font œuvre de paix »* (Mt.5,9)
Et même au moment de son arrestation, lorsque Pierre prend l'épée pour trancher l'oreille d'un des soldats, Jésus lui ordonne de « *remettre son épée à sa place, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée* » (Mt.26,52). …
Pourtant, dans ses instructions aux disciples, Jésus dit bien qu'il est venu apporter, non pas la *« paix »*, mais le *« glaive »* !
Dans la suite de son discours, il précise vouloir *« séparer l'homme de son père, la fille de sa mère »* (v 35). Le glaive a alors une signification plutôt symbolique que réelle. En fait, le terme grec – traduit ici par *« glaive »* – désigne un couteau dont chacun pouvait se servir au quotidien…
Pour que chaque être humain, chaque couple puisse exister et se réaliser singulièrement, il faut que le *couteau* fasse son travail de séparation, c'est-à-dire qu'il sépare l'enfant devenu adulte de ses parents et chaque membre du couple de sa famille d'origine.
Et cela commence dès la naissance de nos enfants, avec la coupure du cordon ombilicale ! Cela ne se fait pas sans douleur.
Il arrive que l'amour des parents pour leurs enfants et des enfants pour leurs parents n'est pas source d'épanouissement, de développement de la personnalité de chacun, mais, au contraire, un attachement narcissique, pathologique qui nous empêchent, justement, d'aimer en vérité.
Jésus lui-même se voit être obligé de prendre ses distances avec sa famille d'origine.
Lorsqu'ils viennent *« pour s'emparer de lui, car ils disaient : Il a perdu la tête »* (Marc 3,21), Jésus leur répondra :

« Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ? En désignant ses disciples, il ajoutera : Voici ma mère et mes frères. En effet, quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère » (Mt.12,48-50). …

C'est notre attachement à la foi, quand il est premier, qui nous libère pour des relations humaines plus saines.
Un amour authentique pour le Christ n'est pas en concurrence avec l'amour que, l'on porte aux siens, mais il peut le transformer.
Si je suis attaché au Christ, je rends grâce pour mes proches et je les aime pour ce qu'ils sont. Mon amour est alors libérateur.
Je dois aimer le Christ non pour aimer moins les miens, mais pour les aimer mieux.
Et c'est bien de cet *« aimer mieux »* qu'il s'agit.

Aimer, non pas selon la logique du monde où l'amour n'est jamais gratuit, mais toujours lié à un mérite : le savoir, la richesse, le pouvoir de séduction, selon le slogan mythique d'une célèbre marque de cosmétiques : *« Parce que je le vaux bien ! »*
Aimer dans la logique du Christ et de ses disciples – de jadis jusqu'à nous aujourd'hui – signifie, au contraire accueillir l'autre comme une sœur, comme un frère à aimer, pour rien, vraiment gratuitement, c'est-à-dire, sans attendre quelque chose en retour.
Aimer dans la logique du Christ, c'est d'abord se savoir soi-même *aimé pour rien*, gratuitement. C'est d'abord se reconnaître *sans mérite* : *« petit »*, sans pouvoir, sans avoir, pauvre, nu, c'est-à-dire fragile et vulnérable … ce que notre peur de tomber malade ou de mourir d'un petit virus nous a bien rappelé !
Aimer dans la logique du Christ, enfin, signifie qu'il n'est pas un seul amour de nos vies dont il ne fut l'origine. Et qu'aimer signifie, en effet en premier lieu, aimer le Christ.
Car c'est lui le principe même de l'amour.

Sans lui, je serais bien-sûr attaché à mes enfants.
Mais saurai-je les aimer de l'amour qui laisse libre d'être, de devenir, de quitter ?
Saurais-je les aimer comme des filles et des fils de Dieu et non pas seulement comme une continuité de moi-même ? …

Sans Christ, je serais attaché à mes parents, par habitude et par familiarité. Mais saurais-je lorsque la vieillesse les affaiblira et qu'ils n'auront plus rien d'autre à donner que la muette supplication que je les aime encore ?
Lorsque l'amour se fait épreuve de liberté et de persévérance, alors il est bien clair qu'il nous faut aimer le Christ d'abord, car lui seul sait muer nos affections aléatoires en amour véritable…

Pour terminer, je vous invite à une petite prière, inspirée d'une méditation de Marion Muller-Colard sur notre texte biblique :

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
entravé par la peur et la quête maladive d'être vu et reconnu
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens profond de l'Amour
qui dépasse de loin ce que je peux donner
Si je t'aime d'abord c'est pour pouvoir aimer.
Que serais-je sans toi qui ouvres ma vie
vers la clarté lumineuse de ton Royaume entrevu.

Amen.

Andreas Seyboldt.